

De si légères rumeurs

La route serpente entre champs bleu lin et jaune tournesol. En rudes montées et virages au creux des vallons, les voitures frôlent les fossés où l'herbe nouvelle se blottit. L'air est tout frais des couleurs lavées à grande eau par les averses de la nuit. C'est fou cette collision de soleil et de pluies nocturnes qui fait un pays en gouttelettes brillantes comme perles et diamants !

Un cimetière, perché en haut d'une colline, se penche contre des murs de pierres sèches côté route et côté chemin. Il faut que les morts s'accrochent pour ne pas glisser ! Une main, peut-être, sort d'une tombe mais les mots ne peuvent rien en dire. C'est sans importance. Une main pour un dernier au revoir coquin, rigolard même de ce qu'elle appartient à un corps libéré des affaires des vivants. Oui, on peut rire d'être déchargé de tout cela, des tracas du quotidien, des tristesses de l'existence - de ses joies certes - tout cela qui fait la vie pas toujours amusante si on n'est pas désespéré dès le départ. Ça commence si vite, la désespérance.

Au coin d'un marché deux hommes devisent, justement, des choses de la vie.

- Et alors ?

- Vous pensez bien que ce n'était plus possible. Elle est trop vieille pour qu'il s'intéresse encore à elle.

- Tout de même...

- C'est comme ça, que voulez-vous. Ça a duré puis un jour, ça a été fini. Elle a l'âge qu'elle a ! Enfin, c'est ce qu'il dit.

- Et comment il le prend ?

- Ah, sûr qu'il n'avait pas prévu cette situation... Acheter une voiture neuve, ce n'est pas rien !... Elle est rouge vif. Je la trouve un peu voyante mais bon... Les jeunes font à leur idée.

Autour du marché des maisons s'accotent les unes aux autres et délimitent la place. En hiver elles frissonnent sous les rafales du vent et en été, elles baissent les yeux sous la chaleur du soleil. Derrière les volets fermés à la crémone, les existences bruient leur quotidien,

éclats de rire ou noires disputes, son monocorde d'une radio, rumeur d'une discussion.

Dans l'une d'elles, rien. Le silence, un mutisme total clos sur lui-même. On a l'impression qu'il y a là, derrière ces fenêtres hermétiques, un grand secret déambulant d'une pièce à l'autre. On sait tout de même que la personne qui habite ici est rentrée un jour avec de multiples rouleaux de tapisserie. Une fois, par hasard, le facteur en avance sur sa tournée a entrevu des pans de murs chargés de papiers peints à larges motifs, très encombrés de fleurs et de ramages. Certains disent qu'ils auraient vu aussi des étagères alourdies de bibelots et même des doubles rideaux de taffetas. C'est ce qui se dit. Parfois en hiver on voit passer une silhouette derrière les guipures de coton et d'autres fois on entend un bourdonnement de musique. C'est tout. Comment continuer à jaser quand les événements sont si ténus ? On a fini par se lasser, on est passé à autre chose. Indifférente au monde extérieur une femme se replie sur elle-même avec la patience méthodique de ceux qui sont innocents. Entre ses doubles rideaux soyeux et ses murs écrasants une femme se referme tel un cocon qui refuserait de devenir chrysalide. Ça commence si vite, la solitude.

Sur la route bleue et jaune, et verte encore, la pluie a renoncé à lutter. Le soleil est roi qui triomphe des couleurs, les fossés s'ébrouent et prennent leurs aises, l'herbe s'y étale en tendres douceurs. C'est fou ces affirmations de la vie envers et contre tout qui disent combien elles sont tenaces, quand bien même personne ne les écoute.

Françoise Chauvelier, 3 Août 2006